

## Poststraat/rue de la Poste : flamande ou wallonne ?

**CONTRIBUTION EXTERNE** Publié le mardi 18 février 2014 à 17h36 - Mis à jour le mardi 18 février 2014 à 17h36

**OPINIONS Les élections du 25 mai approchent. Une des propositions phares de la N-VA concerne la simplification administrative : deux grandes Régions et des Bruxellois accueillis dans celle de leur choix.**

L'une des propositions phares de la N-VA concerne la simplification institutionnelle du pays. Plutôt que de se perdre dans un capharnaüm administratif, il s'agit de clarifier les niveaux de pouvoir d'un pays à dynamiser - ou à démanteler, selon les locuteurs. Deux grandes régions donc et des Bruxellois accueillis dans la région de leur choix. Cette simplicité charme les uns et épouvante les autres. Plutôt que de louer ou de dénoncer, il est ici proposé de descendre sur le terrain et d'observer.

Le lieu est bien circonscrit : un pâté de maisons, un block dirait-on aux Etats-Unis. Planté entre la chaussée de Haecht et la gare du nord, cette partie de la rue de la Poste est le reflet de tout un paysage haut en couleur. A droite, une famille d'origine marocaine. C'est la seconde génération, comme on dit. Une partie des enfants parle le néerlandais, l'autre le français. Leur langue commune est l'arabe. A côté, une famille de Bulgares arrivés tout récemment. Ils apprennent le français, un bébé vient de naître. Il sera inscrit dans une école néerlandophone pour lui donner toutes ses chances. Plus loin, des Bruxellois de souche dont les parents ont acheté une maison au temps où Bruxelles brusselait. Leur voisine est peintre, originaire d'Uccle. Un peu plus bas, un compositeur mosan. Puis des Kosovars et des Roumains qui se sont installés dans deux hautes bâtisses. La maison du coin a été vidée. Une mère congolaise accompagnée de ses enfants vient de s'y installer. Ils parlent français et portent les stigmates du conflit qui ravage le Kivu.

En face, c'est Bertrand, originaire de Tournai. Il élève deux garçons avec Annemie de la région du Westoek. Leurs enfants sont nés dans le quartier et parlent indifféremment les deux langues nationales. Même aisance linguistique pour Cécile qui vit depuis dix ans avec Alzan, venu d'Albanie. Leur fille est scolarisée en néerlandais et participe à toutes les activités extrascolaires en français. Le marchand de légumes et la coiffeuse sont d'origine turque. Nés en Belgique, ils rentrent "au pays" chaque été. Ils accueillent avec prévenance et non sans humour notre voisine grecque, plus âgée et présente dans le quartier depuis une trentaine d'années. Maisons suivantes : un mathématicien de Ath, un acteur de théâtre né dans le Brabant wallon, une violoniste de Berlin et un percussionniste du Sud de la Belgique. Puis, c'est une maison de maître, rachetée il y a peu par deux Anversois, heureux d'investir dans un "quartier qui ne peut pas baisser". Enfin, une professeure de yoga née en terre flamande et son mari allemand. Je termine le tour du pâté de maisons par la nôtre. Habitée par le rire et les cris d'enfants nés à Bruxelles, elle accueille une artiste brésilienne qui termine un Master à Sint-Lukas et partage son appartement avec Roberto, né dans le Piémont de parents siciliens. Il quitte chaque matin la maison vers 7h30 et rentre vers 22h30 après son cours de néerlandais. Un étage plus bas, Sophie est d'origine niçoise, descendante de pieds noirs, et travaille dans une organisation non gouvernementale (ONG) internationale.

Chacun de ces visages est invité à choisir son camp, wallon ou flamand. Choix peu cornélien pour la plupart, clairement distincts de ces boîtes figées et trop étroites. Bruxelles est leur ville, choisie pour les uns, subie pour les autres. Si nombre d'habitants de ces ruelles colorées rêvent de villas dans des quartiers protégés, d'autres ont décidé d'y habiter et font le choix d'y rester. Après le paysage plus homogène de leur enfance, ils ont changé de cap vers des terres non classées, vibrantes et étonnantes. Au-delà des murs de Hasselt, Ciney, Lokeren ou Saint-Hubert, ils ont plongé dans une mixité qui relève parfois de la gageure mais qui toujours échappe aux tampons identitaires.

Reflet de dizaines d'autres à Saint-Gilles, Etterbeek ou Anderlecht, cette rue est bruxelloise. Loin des stéréotypes qui associent le terme "bruxellois" à une élite arrogante du haut de son accent pincé. A mille lieues aussi des nationalistes qui qualifient Brussel de zwart gat où rien ne fonctionne et où tous abusent. Si la loi me forçait à choisir une identité plus

étroite que celle que je me plais à construire chaque jour, je ruserais et choiserais celle qui n'est pas la mienne. Me voilà donc flamande par un tour de passe-passe administratif. Heureuse acrobate qui se balade au gré des rues, entre Occident et Orient, nord et sud du pays, Union européenne et Etats candidats. Funambule amusée sur un fil tendu entre le Kriekelaer (centre culturel flamand du quartier), le théâtre Océan nord (qui ne cesse de déplacer les frontières) et la Muziekacademie qui accueille l'ensemble des visages évoqués.

Poststraat/rue de la Poste, flamande ou wallonne ? La question laisse pantois. Si nous y sommes heureux, c'est parce qu'elle est les deux. Et tellement plus. Ses racines relie désormais Courtrai et Dinant, l'est de l'Anatolie et le nord du Maroc, la terre Balkanique et le fleuve Congo. Le Brusselkeuze et, plus largement, le programme de la N-VA correspondent selon Bart De Wever à une "image idéale, ce à quoi devrait ressembler le monde" ("La libre Belgique", 31 octobre 2013). Cette proposition n'est donc, en soi, ni grotesque, ni scandaleuse. Elle n'en demeure pas moins fondamentalement décalée - et par conséquent hors-jeu.

Valérie Rosoux

Chercheuse qualifiée du FNRS et professeure à l'UCL.